

Philadelphia

Contrer la peur du SIDA ?

Jonathan Demme, 1993



Tom Hanks dans la scène finale

Compétences mobilisées :

- Situer *Philadelphia* de Jonathan Demme (1993) dans l'histoire du SIDA et faire de la prévention des infections sexuellement transmissibles auprès des élèves
- Questionner rétrospectivement la représentation (pédagogique ou anxiogène) des malades dans le film
- Analyser quelques affiches de prévention qui ont jalonné depuis 30 ans l'histoire du SIDA

Du matériel supplémentaire (séquences, articles) peut être demandé à severine.graff@eduvaud.ch

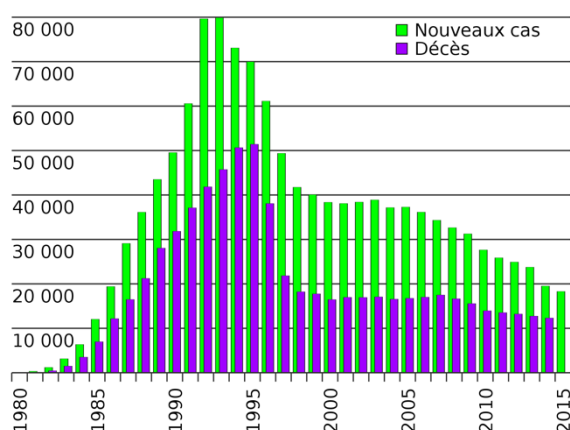
Pourquoi travailler sur *Philadelphia* en classe ?

Une fois n'est pas coutume, je commencerai cette fiche par le récit d'une expérience en classe. Lors de la lecture de *Pilules bleues* de Frederik Peeters (un roman graphique autobiographique de 2001 qui raconte la relation amoureuse entre l'auteur et sa compagne séropositive), j'ai réalisé que mes élèves n'avaient pas compris les enjeux de ce texte car la grande majorité de la classe (entre 16 et 18 ans) ignorait que le SIDA était potentiellement une maladie mortelle. On mesure l'écart générationnel qui peut nous séparer des élèves ! Le premier intérêt offert par la projection de *Philadelphia* (Jonathan Demme, 1993) est d'informer les élèves sur les IST, de leur communiquer les coordonnées des organismes référents¹, et de les orienter vers les équipes santé de leur établissement.

Le SIDA n'est pas uniquement un risque présent, mais une épidémie longue dont on peut faire l'histoire avec les élèves. Dans cette perspective, il est nécessaire de contextualiser différentes représentations véhiculées par le film de Jonathan Demme en 1993 : comment est montrée la maladie ? Comment est construit le malade ? Et comment sont figurées la communauté LGBTQIA+ et la relation entre le personnage principal (incarné par Tom Hanks) et son conjoint (Antonio Banderas) ?

Philadelphia raconte l'histoire d'un procès entre un employé et la grande étude d'avocats pour laquelle il travaillait jusqu'à son licenciement, lorsque ses employeurs ont aperçu des lésions dues aux premières manifestations du SIDA sur son visage. Porté par trois stars masculines des années 1990 (Tom Hanks, Denzel Washington et Antonio Banderas) et réalisé par Jonathan Demme dont le film précédent *Le Silence des Agneaux* a rencontré un grand succès, *Philadelphia* porte pour la première fois dans l'histoire du cinéma le SIDA vers une très large audience. Il est donc particulièrement utile pour pointer quelles sont les ambitions sociales et les impératifs médicaux propres à l'épidémie au début des années 1990.

Le SIDA en 1993 et son image publique



Statistiques des cas de SIDA diagnostiqués et des décès du SIDA pendant l'année aux États-Unis

Bien que présent depuis longtemps, le SIDA est considéré comme une épidémie depuis le début des années 1980. Le tournage du film en 1992 et sa sortie en 1993 correspondent à des années noires dans l'histoire de l'épidémie : le pic des contaminations. Les premiers traitements efficaces ne sont pas encore connus, l'épidémie est si étendue et la maladie si rapidement mortelle que le VIH devient en 1993 la première cause de décès chez les hommes de 25-44 ans.

Le film s'adresse à un public potentiellement terrifié par la maladie et par les personnes qui en sont atteintes. Si les facteurs de contamination par le sang et le sperme sont alors bien connus (et dans le film très rapidement rappelés par un médecin), le rapport social à la maladie est pétri

¹ La fondation PROFA qui propose des entretiens gratuits d'information et de prévention par des conseiller·ère·s en santé sexuelle, ou la consultation VIH-IST d'Unisanté, qui est gratuite pour les moins de 25 ans.

d'homophobie. Le SIDA est alors réduit à l'orientation sexuelle des patients (alors pour majorité des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes). Cette stigmatisation a trois conséquences. Premièrement, comme le rappelle Susan Sontag dans son essai *AIDS and Its Metaphor* (1989), la personne est considérée comme malade dès qu'elle est infectée, qu'elle ait ou non présenté des symptômes et peut donc être victime de discriminations anticipant le déclenchement du SIDA. Deuxièmement, la maladie est souvent évoquée dans des discours homophobes comme une punition, comme le thématise dans le film l'avocate de la défense qui incrimine le « style de vie » d'Andrew, c'est-à-dire son homosexualité. Enfin, la réduction du SIDA aux homosexuels permet à l'opinion publique hétérosexuelle de ne pas se sentir concernée, justifiant de facto une exclusion maximale des personnes LGBTQIA+ et écartant le SIDA du débat politique.

Cette exclusion est illustrée dans *Philadelphia* par la séquence de la bibliothèque, où après avoir apporté à Andrew des références bibliographiques sur la discrimination pour HIV, le bibliothécaire, soutenu par le regard anxieux des autres usagers du lieu, l'invite avec insistance à travailler dans une pièce isolée.



Du point de vue médical, le film contribue évoquer la discrimination subie par les malades et les angoisses sociales injustifiées dont ils sont victimes. Mais on l'a dit, en 1993, la peur du SIDA est portée par une homophobie largement répandue, le malade homosexuel étant jugé responsable de sa contamination.

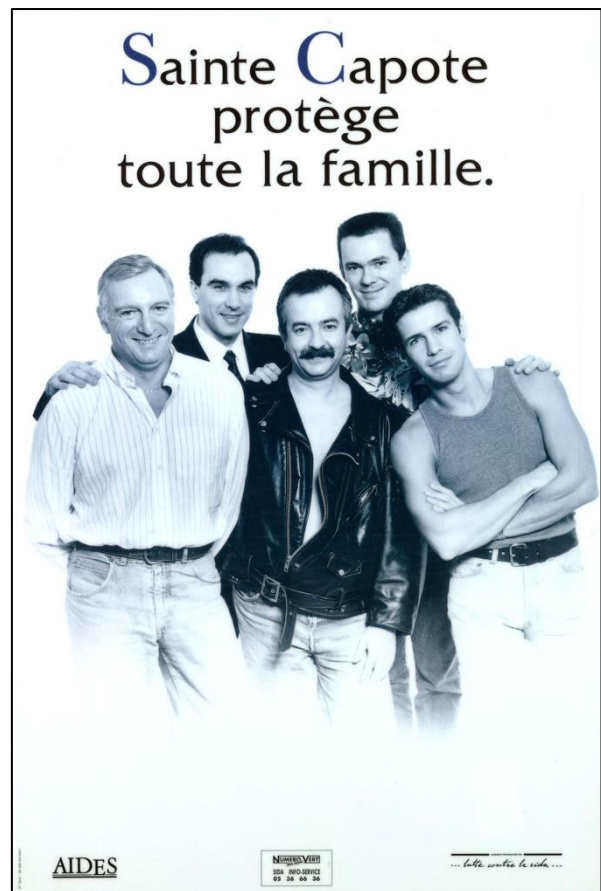
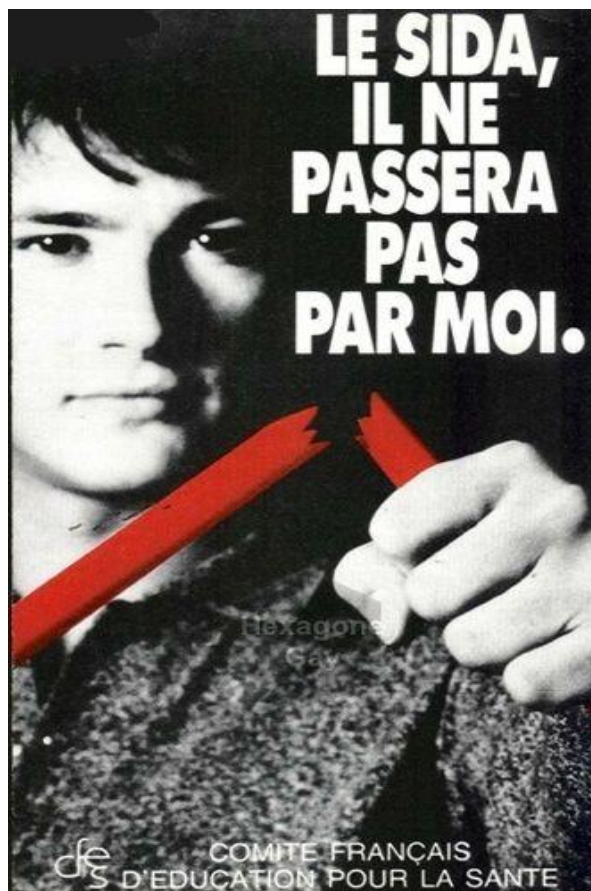
***Philadelphia* et la responsabilité individuelle du malade**

On notera ainsi que les personnes séropositives ne sont pas toutes montrées de la même manière. Durant le procès témoigne Madame Benedict, une femme qui a été contaminée durant une transfusion sanguine après son accouchement (près de 10'000 personnes, principalement hémophiles, ont contracté le HIV par ce biais aux États-Unis), et le film, à mon sens, ne lève pas le contraste moralisant entre la contamination de cette femme, – posée comme « injuste » – et celle d'Andrew qui a attrapé la maladie lors d'un rapport sexuel extraconjugal au début des années 1980.



En 1993, le regard sur la contamination est encore teinté de jugement visant l'individu, alors que les enjeux politiques de l'épidémie sont totalement évacués. Or, comme le pointe en 2011 le chercheur Peter Piot dans *Le Sida dans le monde* « Ce qui est frappant dans cette épidémie, c'est son caractère éminemment politique. Politique dans le sens original du mot : non de politique de

partis, mais de choix et d'implication de la société dans la riposte à l'épidémie du SIDA ». La responsabilité des gouvernements est actuellement admise en ce qui concerne dans l'absence de politiques de prévention efficaces et la lenteur de la recherche dans les années 1980. On peut sur ce point analyser les campagnes de prévention officielles, comme cette affiche de 1987 (« Le SIDA ne passera pas par moi »). Tout ici est implicite : les populations à risque, le mode de transmission, le préservatif comme protection. Ce message ne peut pas être compris par des personnes qui ignoreraient le fonctionnement de l'épidémie, et elles sont nombreuses en 1987 ! Catastrophique message pédagogique de la part de l'État, qui oblige des associations à lancer des affiches de prévention clandestine. Sur un ton humoristique (« Sainte Capote protège toute la famille »), le message est explicite. Le destinataire – un père de famille ayant des relations sexuelles avec des hommes– et le moyen de protection –le préservatif– sont ici clairs !



Affiches officielle et clandestine de 1987

Philadelphia faite date, car 12 ans après le début officiel de l'épidémie, il montre enfin au grand public un visage humain du SIDA. Mais il véhicule aussi les limites des discours sur le SIDA dans les années 1990 : peu de précisions médicales sur la transmission, une certaine responsabilité individuelle du malade, et une faible dimension politique. Cet aspect est d'ailleurs reproché à Demme lors de la sortie par le critique de film et militant gay Larry Kramer dans le *Los Angeles Times* en janvier 1994 : « Ce qui m'amène au plus gros mensonge de ce film. Il n'y a pas une seule personne dans le monde qui a le sida ou qui est séropositive qui ne croit pas qu'elle est victime de l'inaction et de l'inadvertance du gouvernement dans des proportions énormes ».

La projection de ce film important et émouvant doit donc être située dans une histoire du SIDA, et peut-être accompagnée par quelques séquences de *120 battements par minute* de Robin Campillo (envoyées par mail sur demande à severine.graff@eduvaud.ch).